



# Revue des livres et revues

DANS **REVUE DE PSYCHOLOGIE ANALYTIQUE** 2021/1 N° 10 , PAGES 137 À 159  
ÉDITIONS @RPA

ISSN 2268-8870

DOI 10.3917/rpa1.010.0137

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-de-psychologie-analytique-2021-1-page-137?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour @RPA.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# Revue des livres et revues

---

## L'inconscient et ses images, Complexe, imago, archétype

Le Martin-Pêcheur/Domaine jungien – 2020 – ISBN : 1096164035

Viviane THIBAUDIER



Perplexité face au titre du livre de Viviane Thibaudier : *l'inconscient et ses images*. L'inconscient contient-il des images ? Encore un livre sur les grandes images ? Sur les rêves dans la lignée qui fait de Jung un thérapeute — et non un psychanalyste — de l'imaginaire ? Le sous-titre : complexe, imago, archétype laisse toutefois entendre que nous serions dans quelque chose de plus complexe, peut-être une dynamique dont les images feraient partie ? D'ailleurs, il est nécessaire à l'auteure dès la première page de son livre, de s'expliquer sur ce mot image : traduction impossible du mot qu'emploie Jung : *Anschauung* qui contient en son sein la notion de contemplation, d'expérience qui renvoie à toute la complexité d'appréhender un concept jungien, car il contient à la fois l'idée de l'objet et celle de sa dynamique, duo impossible à traduire en mot.

Viviane Thibaudier, avec son expérience de l'analyse jungienne, ses références psychanalytiques et culturelles va en effet nous conduire au cœur de cette complexité que l'on peut suivre selon deux axes particuliers : comment la théorie jungienne s'est construite par et tout au long du propre processus d'individuation de Jung et point de vue original : comment cette théorisation s'enroule et se déroule, non pas autour ou à partir du maternel (comme on pourrait s'y attendre), mais autour de la fonction paternelle, de sa recherche et de sa nécessaire quête chez Jung.

Long chemin où l'on croise le propre père de Jung et ses interrogations sur Dieu, Freud père idéal compensatoire, une profonde plongée dans les ténèbres sans repère et sans père, avant que n'émerge Basilide d'Alexandrie dans les 7 sermons aux morts, qui le conduira sur les interrogations entre père et Dieu et sur le chemin théorique du soi. Ainsi, même si Jung n'a pas théorisé le père ou sur le père, cette question est à la base même nous dit l'auteure, de toute la théorisation de Jung. Viviane Thibaudier repère ce cheminement à travers trois ouvrages : les 7 sermons aux morts de 1916, texte charnière

et deux ouvrages beaucoup plus tardifs sur le dogme de la Trinité et sur le symbole de la transsubstantiation dans la messe catholique.

Jung choisira Freud plutôt que Bleuler et Janet pour continuer sur la lancée de ses découvertes des complexes à travers ses expériences d'association, par adhésion aux théories sexuelles freudiennes certes (Jung en effet a dès le départ mesuré l'influence majeure des parents sur les enfants), mais aussi parce qu'il est prisonnier dans son propre complexe paternel nous dit-elle. C'est pendant cette période qu'il créera le concept d'« imago » image psychique des parents dans la lignée de Freud et du complexe d'Œdipe. Concept qui restera une poutre dans sa conception de l'inconscient et qui disparaissant chez Freud reparaitra chez Melanie Klein qui en conservera, elle, l'aspect pulsionnel et chez Lacan dans le stade du miroir et du narcissisme primaire.

Tout le monde connaît l'histoire de la rupture Freud-Jung après la publication des *Métamorphoses*, engageant Jung sur la voie théorique qui prône que la matière ou la forme d'un complexe, même individuel est mythique ou mythologiquement typique. On glisse ainsi du père réel à l'« imago » paternelle avec un soubassement mythique celui du divin. Travail intellectuel certes, mais aussi évolution de son propre complexe paternel vécu dans la relation avec Freud dont la distanciation puis la rupture vont lui permettre lors de sa traversée du désert, dont témoigne le *Livre Rouge*, de différencier le père réel du père imaginaire, du père idéal en l'occurrence Freud et passer ainsi du plan de l'« imago » à celui de l'archétype.

Ainsi parcourant le chemin de la quête de Jung, en l'illustrant d'exemples de sa propre clinique Viviane Thibaudier décrit comment émergera

- la théorisation d'une méthode de confrontation à l'inconscient,
- une notion particulière de régression qui ne conduit pas forcément à l'infantile, mais à rechercher l'énergie contenue et emprisonnée dans l'archétype sous – jacent (sans oublier que la confrontation à ce chaos primordial est non seulement difficile, mais dangereuse et douloureuse à cause du nécessaire sacrifice de la toute – puissance du moi),
- mais aussi, une théorisation de la psyché avec sa notion d'inconscient collectif puis d'archétype, au-delà et en deçà de papa et maman.. Mais Viviane Thibaudier montre bien que si cet inconscient collectif semble un réservoir matriciel, dont découle toute l'approche du maternel avec notamment la notion de grande mère à laquelle l'auteure consacre un long chapitre théorico-clinique, sa confrontation nécessite l'intervention de la fonction paternelle. En effet, la transformation de la personnalité passant par un mouvement énergétique de différenciation et de confrontation ne peut se référer qu'à ce que nous nommons comme fonction paternelle, opérant chez Jung et qui va lui permettre de sortir du monde du *Livre Rouge* et relancer son psychisme

Jung émerge avec le texte les 7 sermons que l'auteure qualifie de charnière, car il témoigne de l'appel au père dont Basilide incarne la figure et Alexandrie la ville de la culture et du logos ; les morts étant les consciences non éveillées qui s'en reviennent d'un monde imaginaire qu'incarne la Jérusalem céleste. En 1916, la voix qu'entend Jung va briser le silence du vide de père après la chute du père idéal Freud et la confrontation à l'absence de sa propre image paternelle. Jung en quelques sortes, en replongeant dans le monde chaotique des origines où bien et mal se côtoient et ne se différencient même pas, où des opposés surgissent sans cesse, part à la recherche de la Loi Véritable. Il y fait l'expérience d'un Dieu (Abraxas) qui n'est pas ce Dieu du père ou même celui de Freud, un Dieu irréprésentable, et surtout qui ne peut être appréhendé que de l'intérieur par son effet actif et efface, qui lui donne sa réalité bien qu'il ne soit que virtuel. Mais pour accéder à ses effets, il faut à la fois ne pas lui résister, mais le craindre, car il porte autant la vie que la mort, autant le mal que le bien, à la différence du Dieu des chrétiens. Et cela nécessite donc, une attention permanente. Viviane Thibaudier nous décrit ainsi cette « métamorphose » du père et cette advenue de cette force intérieure puissante, mais dangereuse que Jung travaillera plus tard dans son idée du soi. Le soi constitue, nous dit-elle la transmutation du père, il en contient la semence, fonctionne comme une puissance virtuelle constructive de sens.

Toute sa vie, Jung questionnera le Père puisqu'on retrouve cette quête dans des écrits tardifs (Jung a plus de 60 ans) sur le dogme de la trinité et le rituel de la messe

Le dogme du mythe de la trinité repris par la religion chrétienne symbolise pour Jung le processus de différenciation et de réalisation de la conscience pour l'homme occidental ; il est actif et vivant dans l'inconscient de chacun englobant les différents aspects et les différents niveaux qui constellent l'idée de père. Viviane Thibaudier y décrit trois figures, trois états et trois stades. Celui du père qui représente pour la collectivité et pour l'individu l'état où l'on est enfant, en dépendance naturelle ; le fils est le deuxième stade du processus de réalisation de la conscience. Lorsque le fils veut prendre la place du père (qu'en est-il de la fille par son animus ?) deux voies :

- Le meurtre du père par identification violente au père, selon Freud, mais qui pour Jung ne permet pas le détachement et maintient dans la dépendance et conserve l'ordre ancien. Selon Viviane Thibaudier, le concept de père selon Freud correspond au complexe père, mais ne tient pas compte de la contamination de l'imago paternelle par la dimension divine.
- Ou alors distinguer consciemment ce qui pourrait être du paternel, pour le séparer du modèle ancien qui a valeur de loi et que le père réel représente, ce qui permet à la fonction paternelle d'émerger, le fils fait du père. Ceci se repérant à travers la passion du Christ, l'écartèlement entre les deux larrons-opposés, figures d'ombres. Lorsque le fils rejoint le père et fait du père émerge le Saint-Esprit qui les transcende, esprit de Dieu, au-delà du père et du fils (qui descend sur les apôtres puis les humains à la Pentecôte).

Quant à la transsubstantiation dans le rituel de la messe catholique, elle symbolise le chemin de l'individuation et sa nécessaire incarnation avec la mise à mort, le sacrifice, la passion, la mise en morceau. Jung insiste d'ailleurs sur le sadisme dans la passion qui prouve qu'on ne peut échapper à la confrontation à l'identité archaïque et au pulsionnel, complète Viviane Thibaudier.

Donc pour Jung, le père est présent dès les origines de la vie. Mais ce n'est pas le père castrateur qui permet d'accéder à la loi et à l'altérité comme dans le mythe d'Œdipe avec un autre-père extérieur. Pour Jung le mouvement vers la loi et l'altérité passe autant par une confrontation avec les images externes qu'avec ce qui se passe à l'intérieur même de la psyché et des « images » qui y sont inscrites dès le départ, l'autre en nous en quelque sorte. Tout le travail consisterait alors à faire que cet autre ne soit pas celui qui comble le manque, mais véritable autre qui permet la relation avec le sexe opposé externe, comme interne : Anima, Animus, avec l'ombre et la fonction inférieure. Jung ne s'arrête pas aux identifications, mais tient compte du personnel comme du collectif, du biologique comme du spirituel.

Viviane Thibaudier termine son livre sur le soi, issu de cette quête plus ou moins consciente du père chez Jung. Organisateur central de la psyché, il nous permet de nous relier tant au patrimoine avec toutes les représentations humaines de dieu qu'au plus intime. Mais Viviane Thibaudier dans ce chapitre où elle se penche sur le masochisme vient nous rappeler que cet archétype n'est pas magique, ni grandiose et que sa mise en mouvement nous plonge toujours dans la souffrance, difficile à gérer et qui peut nous entraîner dans une position masochiste avec une jouissance même de la souffrance pour éviter le néant, maintenir ainsi la survie. Riches cas cliniques et références culturelles (L.von Sacher-Masoch, Histoire d'O) de sa part qui viennent interroger une position originale : celle de sa demander si le masochiste pourrait ne pas parvenir à la révolte parce qu'il se situe au cœur du sacré, comme si sa condition d'homme s'inscrivait alors à l'intérieur d'un destin mythique, incontournable, une souffrance extatique donnant accès au divin. La souffrance n'étant pas alors ressentie comme telle, mais transmuée en offrande, le sujet devenant un objet consacré. Une dimension pas souvent interrogée dans le masochisme, bête noire de la psychanalyse. Elle nous rappelle qu'une erreur d'aiguillage est toujours possible au moment du sacrifice, mais peut-on ajouter que même si nous ne sommes pas tous qualifiés de masochiste, il pourrait y avoir en nous des moments ou des espaces psychiques que l'on pourrait qualifier comme tel, l'obligation du sacrifice du moi cheminant tout au long de notre vie.

Cette très intéressante approche clinique du masochisme complète les riches vignettes de ce livre, illustrant la place du père dans la théorie Jungienne, notamment celles des filles d'Œdipe (qu'en est-il des fils a-t-on envie de lui demander ?), ou celles des fils qui veulent remplacer le père (quid des filles ou des animus)... À suivre ?

Maryse Paulin-Mahieux

## Le Féminin, problème ou devenir ? Une autre approche en psychanalyse avec C.G. Jung

Presses Universitaires du Midi/Chemins Cliniques, Toulouse, 2020

Mariette MIGNET



Autant le dire d'emblée, et prévenir le lecteur potentiel pour éviter qu'il ne se fourvoie au vu de ce titre déceptivement simple. Il ne s'agit pas ici d'un livre de plus, traitant des avatars mythiques ou contemporains, des représentations internes et externes, de l'historique, du projectif ou du symbolique que véhicule le « féminin » ; que le *f* en soit minuscule ou Majuscule.

C'est à un tout autre propos que nous convie l'auteure ; ce que, dès l'introduction, elle affirme clairement : « Au lieu donc d'aborder le féminin par le point de vue de l'objet [...] nous l'aborderons du point de vue du sujet, donc du point de vue de l'inconscient. »

Qu'est-ce à dire ? Qu'il sera question d'un « Féminin inconscient [...] "éternel" parce que représentant le début et la fin, l'émergence de la vie et le retour au néant »<sup>1</sup>. Ce qui donne une toute nouvelle dimension au sujet ici abordé ; il s'agit de l'origine et du devenir – notre origine et notre devenir - de l'analyse, de son trajet et de ses relations complexes.

L'ouvrage s'ouvre sur une préface de Christian Gaillard, à la fois solidement articulée et à l'expression délicieusement vagabonde. Le propos en est d'autant plus pertinent qu'il témoigne d'une connaissance approfondie du cheminement de pensée de l'auteure et donc du travail qui nous est présenté.

Puis vient l'introduction, précieuse en ce qu'elle développe une vraie présentation, précise, de l'ouvrage : *Une autre approche en psychanalyse avec C. G. Jung*. Se trouve ainsi dévoilée la vaste ambition qui sous-tend le livre ; rien de moins que de nous amener à revisiter l'œuvre de C. G. Jung et la genèse de celle-ci. Nous voici cette fois prévenus, nous allons rentrer dans une recherche complexe sur un sujet qui ne l'est pas moins. Travail d'érudition, travail de réflexion.

La notion de féminin y est bien présente, d'abord dans ses aspects matriciels pour l'homme et pour la femme, de l'indifférencié des origines jusqu'au Téménos utérin qui tient et contient tout au long le processus analytique, et enfin dans l'évocation d'un « cinquième plan » de ce féminin, encore à découvrir pour la femme moderne. M. Mignet

<sup>1</sup> P.23, §3 et p.14, §1

développe sa dimension fondamentale de représentant de la psyché et de l'inconscient. Elle s'appuie sur la conception jungienne d'une bi-sexualité psychique, donnée comme a-priori et ancrée dans un féminin archaïque originaire ; androgyne (andro + gyne) figure plus archaïque encore, et par là même plus indifférenciée que celle de l'hermaphrodite (Hermès+ Aphrodite).

À la suite de Jung, s'appuyant sur mythes et rituels de l'humanité, elle étaye son postulat d'un féminin archaïque bi-sexué, androgyne psychique que l'on retrouve autant dans les religions et les créations artistiques que dans la pratique clinique.

L'essentiel du chemin analytique se lit ainsi comme un travail d'élaboration et d'intégration de la nature inconsciente du féminin, de sa symbolisation par l'homme et par la femme, et de la différenciation ainsi rendue possible. La croissance de l'être humain, dès sa naissance, nous est montrée comme l'émergence progressive du moi par sa confrontation à ce même féminin originaire, avec son attraction et sa dévoration. Les études de Jung à partir de l'observation de sa fille, Agathli, viennent en étayer la démonstration. Tout s'articule autour de la fascination séductrice et la « tension entre cette attraction élémentaire première et [...] le besoin, la nécessité vitale de s'en départir ».<sup>2</sup>

Ainsi le Féminin apparaît-il dans ce livre à la fois comme une donnée essentielle au sein du corpus jungien, et comme un point de vue à travers lequel l'auteure a choisi de se pencher sur l'œuvre de Jung, la démarche analytique, et sa propre activité de clinicienne.

Le parti pris de suivre Jung à la trace dans son élaboration progressive d'une représentation de la psyché nous fait approcher au plus près la façon dont celui-ci a fait émerger les notions « de base » de son modèle psychique, à savoir les principaux concepts. Si tous sont abordés, certains se voient octroyer une importance plus grande que celle généralement reconnue ; ainsi la notion de *complexe* retrouve une place essentielle dans la formation de la psyché. Les descriptions fines sont rigoureusement étayées de citations de divers textes de Jung, re-situées au fil de dizaines d'années d'émergence. Au gré d'une circumambulation soigneuse, ici un aspect, une relation, là une origine historique, une conséquence, se dégage une image des concepts en trois dimensions, tandis que leur genèse nous en devient perceptible.

Même le lecteur « averti », celui ou celle qui se targue d'une étude longue et attentive, d'une pratique et familiarité de l'œuvre de Jung peut ici y retrouver des apports inattendus. Car à les suivre ainsi l'on s'aperçoit que ces concepts prennent une tout autre chair. Ils ne sont plus de ces notions aux caractéristiques statiques, immuables, définies ; ni même de ces objets un peu étranges autour desquels tourner en repérant leurs facettes successives. Ils retrouvent là, soudain, la qualité de leur conception, de quelque chose qui se dégage, s'extirpe peu à peu de l'informe, du non-encore-défini. Les notions ainsi reprises acquièrent alors une texture différente que celle que nous leur connaissons,

<sup>2</sup> Voir p. 9, la préface de Christian Gaillard : *elle nous échappe*.

texture ici plus *organique* pourrait-on dire. L'on entrevoit parfois le *work in progress*, le travail en cours dans l'élaboration par Jung des notions qui se dégagent ainsi du terreau de l'expérience clinique et réflexive, leur émergence profondément expérimentale. Ici leur réalité peut s'affiner, se densifier d'une compréhension plus unifiée, plus intérieure et par là même plus simple, plus directement accessible à l'entendement. Ils ont acquis un corps tangible, émotionnel, et retrouvent ainsi la force de leurs qualités dynamiques.

Le moindre mérite de l'ouvrage n'est donc pas seulement d'insuffler chair et vie, et donc évolution, aux concepts décrits par Jung. Car ce qui nous est donné ainsi, plutôt qu'un syllabus de définitions d'instances psychiques juxtaposées, est la possibilité de sentir la réalité mouvante et sans cesse en transformation d'un psychisme dont les différentes instances ne cessent d'interagir, se transformer, s'articuler en un « travail » permanent, depuis les débuts de la vie et tout au long de celle-ci.

Mouvance et intrication des forces en présence, où le moi arbitre de ses choix les différentes évolutions possibles ; toujours partie prenante, il détermine par sa position l'issue du parcours. Se dessine ainsi le « chemin de la conscience dans ses rapports avec l'inconscient ».

L'on pourrait se prendre à rêver que, de ce corpus déjà très avancé que Jung n'a cessé d'approfondir sans pour autant le définir de façon figée, continue de se dégager au fil des connaissances et du temps à venir une compréhension encore plus profonde, plus *intérieure* dirait-on de la psyché et du monde, au-delà de notre compréhension actuelle. Ce qui rendrait plus pleinement encore à Jung sa qualité de « pionnier ».

Dans le cours de l'ouvrage ces notions sont mises en lien avec d'autres avancées conceptuelles comme celles, bien plus actuelles, du neurologue Antonio Damasio, ou encore celles de Freud. Plusieurs concepts communs aux théories des deux auteurs, tel, par exemple, celui de *fantasme originnaire*, sont ainsi replacés dans leurs contextes respectifs, mis en relation et en parallèle, et leurs différences explicitées. Une attention particulière est donnée à l'étude de la *sublimation*, dans ses deux conceptions, jungienne et freudienne. Est montrée l'importance de l'échange épistolaire entre les deux hommes, leur collaboration et les éclairages réciproques apportés dans la construction épistémologique de chacun. Échanges conceptuels, puis divergences : eh oui, les recherches de Jung existaient, avec leur direction propre, leurs observations et leurs élaborations aventureuses, bien avant la rencontre avec le travail de son aîné. Les écarts entre les conceptions des deux chercheurs étant notés, l'on remarque le souci qui est porté de « rendre justice » aux conceptions freudiennes ainsi qu'au travail de celles et ceux qui en poursuivent aujourd'hui l'exploration et l'approfondissement.

Et donc, dans les références faites par l'auteure aux recherches de différents auteurs contemporains d'horizons divers, tels Jean Laplanche, Sophie de Mijolla-Mellor, Denise Lyard, etc., il n'est pas étonnant de retrouver les apports d'enseignants rencontrés tout au long d'un parcours universitaire. Celui-ci se retrouve en filigrane dans la trame du livre, où est repris et organisé un ensemble de travaux antérieurs, dont la précision dénonce parfois l'origine. Car les notes et références, nombreuses et détaillées

renvoient à une importante bibliographie, et l'amplitude de ce corpus contribue alors à faire du livre un véritable outil de recherche. Notons au passage l'intérêt de la bibliographie consacrée à Jung qui attribue aux textes de celui-ci, outre leur date de publication en français dans des ouvrages compilés autour de thèmes généraux, leur date initiale de publication. Cela permet de situer chronologiquement l'émergence et la progression des concepts et des thèmes étudiés.

Il serait néanmoins limité de ne voir dans ce livre qu'un ouvrage d'érudition, car le point de vue de la clinicienne s'y retrouve à tous les coins de chapitre, de façon explicite ou sous-jacente. C'est une praticienne attentive qui nous fait partager ses réflexions, ses découvertes, et quelquefois ses épreuves. Toujours les questions plongent dans l'expérience clinique et son éprouvé, vécu et réflexion s'alimentent sans cesse. Il peut s'agir des élaborations autour des questions posées par tel ou tel analysant, il peut s'agir d'un regard plus vaste sur l'analyse et son parcours, sur le sens de celle-ci. M. Mignet y avance aussi ses hypothèses personnelles, elle développe les questions autour de l'altérité et se penche longuement sur la question de l'analyse du transfert. Et, suivant Jung, elle nous décrit ainsi les étapes du long processus de conscientisation, d'un devenir-humain en quête d'entière, guidé par une finalité qui tend à se réaliser mais ne peut advenir sans la participation active du sujet.

Et puis, comme nous le savons, l'individuation, ce trajet intérieur, n'est pas étrangère à la société des hommes, et des questions actuelles, sociétales, sont, elles aussi abordées.

Ce livre aux multiples aspects, dense sans être pourtant ardu, nous ouvre à un regard vivant sur C. G. Jung, dans le creuset de ses approches successives. Se dégagent ainsi les contours de cet impressionnant et formidable thérapeute et chercheur, acharné à fouiller, déchiffrer sans cesse l'âme humaine et son devenir, à commencer par la sienne propre.

L'on ne peut que souhaiter qu'un tel ouvrage « trouve son public » ; ou, plus exactement, qu'un public désireux de revisiter un paysage jungien, en effervescence constante, se trouve à le rencontrer sur son chemin.

Annick Sonneville

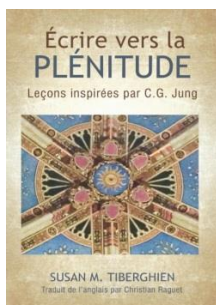
---

## Écrire vers la plénitude, Leçons inspirées par C. G. Jung

Chiron Publication – 2020 – ISBN 978-1-1630-518912

Susan Tiberghien

Traduit de l'anglais par Christian Raguet



Tout le monde sait que la ville de Genève est très internationale, qu'elle est la ville choisie par de nombreuses organisations mondiales pour leur siège principal, leur centre administratif. International signifie multi-culturel et bien sûr multilingue, deux attributs clés de cette ville où les Suisses partagent leur *home* avec un grand nombre d'expatriés. Voilà qu'il y a près de trente ans, un petit groupe d'écrivains anglophones genevois se sont réunis autour de l'Américaine Susan Tiberghien qui organisait des ateliers d'écriture pour encourager et soutenir des expatriés souvent isolés ou en mal d'un mentor. Alors est né ce jour-là le *Geneva Writers » Group* ([www.genevawritersgroup.org](http://www.genevawritersgroup.org)) qui fleurit depuis ce temps lointain. Le GWG ne réunit pas seulement des expatriés anglophones vivant en Suisse ; on y trouve aussi un grand nombre d'écrivains – autant ceux qui ont déjà publié que ceux qui débutent, ou encore ceux et celles qui sont animés d'un désir d'écrire – qui viennent à Genève, de près et de loin, pour une pratique, un accompagnement, un enseignement, ou tout simplement pour écrire avec des collègues.

Pour introduire Susan Tiberghien, il faut mentionner non seulement la création du GWG et ses livres précédents écrits sur ce même thème, mais aussi son travail personnel avec un analyste jungien il y a fort longtemps. Tiberghien en parle elle-même dans *Écrire vers la plénitude*, du travail analytique qui a donné forme à sa passion pour l'écriture et pour transmettre l'acte et l'art d'écrire. Jung, ainsi que d'autres tel Thomas Merton, Maître Eckhart ou des auteurs contemporains comme Paulo Coelho ou Annie Dillard, ont été des mentors pour elle dans son cheminement d'écrivaine et d'enseignante. Dans l'introduction à *Écrire vers la plénitude*, Murray Stein, ancien président de l'IAAP, écrit : « Tenir un journal est un moyen de garder trace du flux et du reflux de la conscience au fil du temps... *Écrire vers la plénitude* vous aidera à mieux suivre votre vie intérieure ». En effet, elle structure son enseignement ici sur le principe que tenir un journal intime serait la voie royale vers toujours davantage de conscience de soi.

*Écrire vers la plénitude* est à la fois intime et universel. Intime car elle encourage chaque lecteur à puiser dans son for intérieur pour amener à la lumière ce qu'il ou elle aspire à exprimer. Universel car elle sait que nous avons tous cette possibilité et ces ressources pour y arriver. Elle est généreuse dans son enseignement. Elle nous offre non

seulement son propre chemin comme enseignement, mais aussi elle trace les chemins et évoque les écrits d'autres auteurs qui, à travers les siècles, ont frayé le leur.

Tout au long de son livre, Tiberghien se centre autour du *Livre Rouge* de Jung, qu'elle a, il faut bien le dire, longuement et intensément visité et étudié. On pourrait dire que *Le Livre Rouge* lui sert de socle sur lequel elle fonde son enseignement, à savoir sur l'*imagination active*, ce dialogue intime que tout un chacun est invité à entretenir avec son inconscient. Parsemées dans le texte de Tiberghien, le lecteur trouve des propositions d'exercices pour activer ses capacités à s'engager dans sa propre écriture.

Nous pouvons regretter la qualité médiocre des photographies qui illustrent si bien le texte de Tiberghien, mais à l'inverse, nous réjouissons de l'excellente traduction de Christian Raguet de *Ecrire vers la plénitude*. Ce livre est à recommander à tout un chacun qui souhaite approfondir son acte d'écrire.

Leslie de Galbert

## What are the Factors that Heal?

Dusk Owl Books, London, Ontario, 2020 – ISBN : 978-1999226626

Wolfgang Giegerich



À une époque où toute pratique qui n'est pas fondée sur des « données probantes » est vite rapportée à la superstition, il faut une certaine audace pour déclarer que le fonctionnement de la guérison en psychothérapie est, et même doit rester, mystérieux. Il en faut encore plus, peut-être, pour prôner que la raison de ce mystère salutaire tient dans le fait que l'agent réel de la guérison en psychothérapie n'est ni le psychothérapeute, ni même le patient, mais un *tertium quid* : « l'âme ». Cette position radicale est toutefois le point de départ de l'essai de W. Giegerich sur les facteurs de la guérison en psychothérapie.

Comme dans ses écrits antérieurs, Giegerich tranche net. La vision de la psychologie comme science positiviste et naturaliste, qui se concentre sur ce qui se passe dans le for intérieur des personnes et qui produirait une psychothérapie conçue comme un sous-domaine de la médecine n'est pas la sienne. Depuis trois décennies, il nous livre

une réflexion sur une autre façon de concevoir la psychologie, fondée non pas sur les personnes, mais sur ce qu'il est commode d'appeler « l'âme ».

Mais qu'est-ce que « l'âme » ? Voilà ce qui, selon Giegerich, doit être la question de départ de n'importe quelle psychologie digne de ce nom, question à laquelle il a d'ailleurs consacré un livre entier, intitulé simplement *What is Soul?* (Spring Journal Books 2012/Routledge 2020). L'âme en tant qu'objet d'étude de la psychologie n'est pour lui ni une entité substantielle ni une chose qui existe dans chaque être humain. Elle est plutôt une métaphore pour « la négativité absolue de la profondeur de la vraie vie psychologique qui est phénoménologiquement accessible » (p. 14 de *What are the Factors that Heal?*).

Cette définition complexe résume les conclusions du travail antérieur de Giegerich et constitue la base sur laquelle repose l'essai qui nous concerne ici. Cela ne signifie pour autant pas que cet essai ne peut être profitable qu'aux lecteurs aguerris de l'œuvre de son auteur. Au contraire, n'importe quel lecteur prêt à réfléchir sérieusement sur l'intuition de C. G. Jung selon laquelle la psyché est un système autorégulateur risque de profiter de cette lecture.

Si l'on accepte de suivre Giegerich dans sa réflexion sur cette autre vision de la psychologie et admet comme point de départ que c'est l'âme qui se guérit elle-même, quel peut bien être le rôle du thérapeute ? Selon Giegerich, son rôle est indiqué par le sens le plus ancien du mot, à savoir le *therapeutēs*, « celui qui sert ». Toutefois, tandis que le *therapeutēs* antique servait les dieux, le *psychothérapeute* contemporain, comme son titre l'indique, doit être au service non pas du patient, mais de l'âme. Il peut la servir de multiples façons, aussi bien actives que passives, conscientes qu'inconscientes. Ces services offerts à l'âme font partie des « facteurs » (terme bien choisi pour désigner des éléments qui contribuent à l'avènement de quelque chose, sans en être la cause unique) de la guérison en psychothérapie. Ce sont ces différents facteurs de guérison qui constituent le sujet du nouvel essai de Giegerich.

Sans prétendre épuiser le sujet, l'auteur veut porter notre attention sur quatre de ces facteurs et sur quelques-unes de leurs sous-espèces. Pour commencer, l'apport principal du thérapeute au processus thérapeutique n'est rien d'autre que sa personnalité prise dans sa totalité, c'est-à-dire ce qu'il est en tant qu'*homo totus*. Le thérapeute ne doit donc jamais se cacher derrière une technique ou une méthode. « La psychologie », comme l'auteur l'écrit, « se produit en thérapie seulement si, plutôt que d'utiliser quelque chose, le thérapeute se laisse être utilisé par la profondeur de sa personnalité inconnue et inconnaissable et *lui* laisse donner sa réponse » (p. 36).

Après avoir discuté de ce facteur principal, l'auteur passe aux facteurs qui fonctionnent lorsque le patient « s'abandonne à quelque chose (*releases him- or herself into something*) ». Le patient peut, par exemple, s'abandonner à un autre être humain, à savoir, le thérapeute. Cette forme d'abandon est souvent conçue comme la confession du contenu d'une conscience à une autre, mais ne se limite pas à cela. Il peut aussi prendre

la forme plus profonde de s'ouvrir pleinement à cet autre pour permettre la rencontre de deux sphères psychiques dans leur totalité.

Si s'abandonner à un autre constitue la porte d'entrée du processus thérapeutique, s'abandonner à ce que l'on pourrait appeler « le mouvement de l'âme » fait partie intégrante du processus thérapeutique lui-même. Autrement dit, le patient peut, au cours de la thérapie, entrer pleinement dans l'âme au moyen des rêves, des fantasmes, etc., et même se laisser porter par l'âme, de la même manière que le nageur entre pleinement dans l'eau et se laisse porter par elle. Comme dans la nage on doit abandonner la sécurité que la position verticale nous offre, l'essentiel dans la thérapie est que le contrôle rigide imposé par la perspective de l'ego soit relâché.

Le patient peut également s'abandonner en relâchant sa maladie dans un « universel objectif », c'est-à-dire l'élever au niveau de la théorie psychologique par une croyance en cette dernière. Ce facteur survient quand le patient s'abandonne à la puissance suggestive d'une technique ou d'une théorie au point qu'il parvient à déplacer le fardeau des symptômes sur celle-ci, et s'en trouve ainsi délivré (mais pas pour autant guéri).

Néanmoins, l'auteur discute également de deux façons de s'abandonner plus sûres et plus saines que l'abandon dans la théorie psychologique, à savoir la possibilité de s'abandonner à soi-même, d'une part, et à sa pathologie de l'autre. Dans le premier cas, le patient accepte ce qu'il est, son naturel, et en vient même à se prendre en charge en se défaisant de l'illusion égotique selon laquelle notre être profond peut être changé à volonté. Dans le deuxième, le moi se laisse tomber dans la pathologie, dans le symptôme lui-même afin de le voir non pas dans sa parure de fait brut souvent d'ordre corporel, mais pour ce qu'il est réellement : une notion d'ordre de la pensée.

Sur cet accès à la pensée, l'auteur passe alors aux facteurs de la guérison qui impliquent un travail sur la conscience. Il survole rapidement deux facteurs de cette sorte, à savoir le travail sur les « résistances » et celui sur les images et les rêves. Les discussions se font courtes, puisque l'auteur a de fortes réserves sur la notion de résistance et vient de consacrer un livre entier au travail sur les rêves (*Working with Dreams*, Routledge, 2020). Le facteur de guérison suivant, le travail sur les illusions du patient, fait cependant l'objet d'une importante réflexion. Au cours de celle-ci, l'auteur expose brièvement sa propre conception de la névrose et l'importance du travail sur les illusions pour comprendre et, éventuellement, défaire la logique de cette maladie.

Le dernier facteur de guérison abordé est celui de la nouveauté, à savoir la nouveauté d'une procédure thérapeutique. On trouve ici une réflexion intéressante sur une sorte de loi des rendements décroissants dans le champ des traitements psychothérapeutiques. En guise de conclusion à l'essai, figure un rappel salutaire des limites de ce que l'on peut espérer de la thérapie et de l'humilité que doit toujours caractériser l'attitude du psychothérapeute.

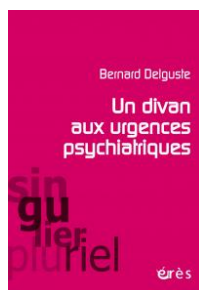
Certains auteurs qui se sont intéressés à l'œuvre de Giegerich regrettent que ce dernier propose une vision de la psychologie trop abstraite ou même insuffisamment humaine pour être intégrée dans la pratique quotidienne des psychothérapeutes. Le présent essai, dans lequel Giegerich rompt avec sa retenue habituelle par rapport au cadre clinique (retenue guidée, d'ailleurs, par l'intuition de C. G. Jung d'après laquelle ce n'est qu'une infime partie de la psyché qui se présente dans le cabinet de consultation), est, sans évidemment s'y réduire, une réplique admirable à cette critique. L'ouvrage montre à quel point la psychologie de l'âme objective sur laquelle son auteur travaille depuis plusieurs décennies peut avoir un impact immense sur notre façon de comprendre même les aspects les plus pratiques de la psychothérapie.

**Simon Fortier**

## Un divan aux urgences psychiatriques

Editions : Eres/ Singulier – ISBN : 978-2-749-26989-4

**Bernard Delguste**



Bernard Delguste, psychologue, psychanalyste (de formation lacanienne) travaille aux urgences d'un hôpital général en Belgique.

À travers son livre «un divan aux urgences psychiatriques», il nous propose une réflexion sur son expérience dans ce contexte inhabituel pour un psychanalyste. Il démontre combien l'approche psychanalytique est précieuse dans la rencontre mais aussi dans la clinique de la crise ou de la décompensation, car elle est la seule à laisser la possibilité du recueil de la parole non dite jusque-là, non-dit à l'origine de la venue aux urgences. Cette rencontre avec un Autre ne peut, en effet se faire que si cet autre n'est pas focalisé dans des protocoles préétablis (souvent en usage aujourd'hui), protocoles qui risquent de fermer toute approche clinique puis thérapeutique. L'auteur nous offre également à travers la grille psychanalytique une approche très intéressante de ce qu'il appelle la clinique des bords, (bords humains, bords du clinicien, bords du divan, bords du contemporain) ce bord sur lequel les patients se tiennent encore, mais aux confins de leur être, ne sachant plus où ils (en) sont, sans fondements, ou sans cadre, ou sans repère de temps. Heureusement pas encore sans l'autre, accompagnateur ou membres du service (de la personne au ménage jusqu'au médecin).

La psychanalyse que l'on n'attend pas là dans cet « hors cadre » s'appuie sur ces fondements : la parole, l'inconscient, l'imprégnation du clinicien qui doit pour entrevoir un entrebâillement dans le discours/comportement du sujet se rendre malléable, comme pour le divan. Delguste étudie finement ce qu'il en est de la rencontre qui est aussi à l'encontre du symptôme, comme de soi-même, mais qui nécessite aussi de toujours tenir compte du cadre et des obligations du milieu hospitalier.

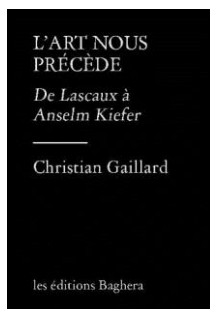
Ce très intéressant ouvrage vient démontrer que le psychanalyste peut être celui qui garantit le rôle de l'institution à border l'évènement psychique, évènement qui est non prédictible unique et singulier. Car le soin psychique relève d'un processus et non d'une procédure fixée à l'avance.

Maryse Paulin-Mahieux

## L'Art nous précède, de Lascaux à Anselm Kiefer

Les Éditions Baghera - Collection : Vitriol - ISBN : 978-2-902591-02-2

Christian Gaillard



Les Éditions Baghera publient aujourd'hui la traduction en français – un peu modifiée et développée – de *The Soul of Art : Analysis and Creation* dont la recension, faite par notre collègue Yvon Rivière, a été publiée dans notre revue – RPA N° 6, et est librement accessible, soit sur notre site : <https://revue-pa.com/recensions-de-livres/article/christian-gaillard-the-soul-of-art-analysis-and-creation>, soit sur le site de Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-de-psychologie-analytique-2017-1-page-131.htm>

Nous en publions ici la présentation faite par les Éditions Baghera :

### Présentation

Dans cet ouvrage savant et audacieux, Christian Gaillard nous invite à découvrir ou revisiter un ensemble d'œuvres qui ont ponctué notre histoire de l'art et notre histoire collective. Porté par son expérience et sa réflexion de clinicien, il nous emmène de quelques énigmes puissamment insistantes de notre Préhistoire jusqu'aux créations toutes récentes, aussi surprenantes qu'aventureuses, de Pollock et d'Anselm Kiefer. Au fil de ces rencontres et de bien d'autres, il en vient à dialoguer avec les différentes traditions qui composent le mouvement psychanalytique, il en discute les attendus et

perspectives propres, et ainsi, nous aide à mieux repérer et reconnaître les nôtres. Car, montre-t-il, les arts nous portent et nous transportent bien au-delà de nos horizons et positions du moment. Les œuvres d'hier et d'aujourd'hui ne cessent de nous faire voir et entendre ce que parfois nous ne voulons pas trop savoir, et qui pourtant nous anime et nous entraîne. Serait-ce donc que l'art nous précède ?

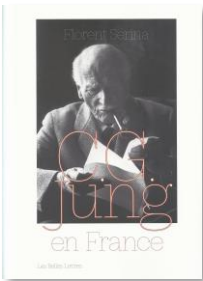
Christian Gaillard est docteur en psychologie, psychanalyste formateur, ancien président de la Société Française de Psychologie Analytique, puis de l'International Association for Analytical Psychology. Longtemps professeur de psychanalyse de l'art à l'École des Beaux-Arts de Paris, il a enseigné dans différentes universités en France, ailleurs en Europe, et aux États-Unis. Ses publications (parmi lesquelles le *Que sais-je ?* sur Jung) en font un des meilleurs connaisseurs des développements de la psychologie analytique dans ses rapports et débats avec la psychanalyse contemporaine.

*Note : Ce livre paraît également en italien, cet automne, sous le même titre aux éditions Moretti e Vitali à Bergamo, qui ont déjà publié ces dernières années plusieurs livres et de nombreux essais de Christian Gaillard.*

## C. G. Jung en France, Rencontres, passions et controverses

Editions Les Belles Lettres – Parution le 8 Octobre 2021 – ISBN : 978-2-251-45198-5

Florent Serina



Ce livre est en cours de parution. Nous publions ici, dès à présent, la présentation de l'éditeur sur la 4e de couverture.

« En France, la réputation du psychiatre suisse Carl Gustav Jung (1875-1961) semble, depuis plusieurs décennies, fortement marquée du sceau de l'ambivalence. Bien que souvent ignorés au sein des facultés de psychologie et honnis par de nombreux critiques, les ouvrages de l'ancien collaborateur et rival de Sigmund Freud n'ont paradoxalement jamais été aussi présents sur les étals des librairies qu'actuellement. Signe que l'œuvre de cette figure majeure de l'histoire de la psychiatrie, de la psychanalyse et de la psychothérapie, continue de faire l'objet, plus de soixante ans après sa mort, d'interprétations conflictuelles et passionnées.

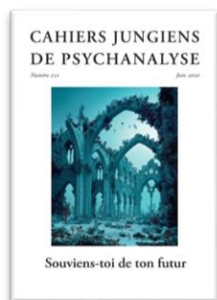
Fruit d'une vaste enquête archivistique, *C. G. Jung en France* analyse de façon vivante et érudite les multiples voies de circulation empruntées par la psychologie

analytique, de même que les différents modes d'appropriation et critiques dont celle-ci a pu faire l'objet tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. Redonnant vie aux nombreux débats suscités par cette doctrine complexe, parfois déroutante et controversée, cette enquête captivante traverse des domaines aussi variés que les sciences du psychisme (Flournoy, Binet, Janet, Lacan, Dolto, Ey), la philosophie (Bergson, Bachelard, Deleuze), l'anthropologie (Lévy-Strauss, Durand), la théologie (Teilhard de Chardin, Le Goff), ou le champ artistique et littéraire (Valéry, Cocteau, Simenon, Hergé), tout en rendant compte de la structuration progressive d'un mouvement autochtone se réclamant de sa théorie de l'inconscient, conçu comme un puissant réservoir de créativité.

À rebours du freudo-centrisme dominant le plus souvent l'historiographie du genre, ce livre, qui regorge d'une foule d'informations inédites, jette en somme une lumière originale sur des pans refoulés ou encore méconnus de l'histoire sociale, culturelle et intellectuelle de la France contemporaine. »

CAHIERS JUNGIENS DE PSYCHANALYSE - N° 151 Juin 2020

« Souviens-toi de ton futur »



L'éditorial nous éclaire sur ce titre au premier abord énigmatique.

« Plus que jamais notre actualité dessine les contours d'un futur qui se loge dans la profondeur de nos choix passés » ...  
 « Notre futur interroge notre passé et réclame un présent apte à les tenir ensemble ». Certains articles ont un caractère plus « historique », comme ceux de Florent Serina : « Jung en conférence à Paris : rencontres, dialogues et inimitiés » et de Véronique Liard : « Jung et l'alchimie – Un lien entre passé et présent au service du futur ».

Trois courts textes du « Séminaire 1930-1034 L'Analyse des Visions », concernent le temps et le rapport au temps qui est celui de l'inconscient, qui n'est limité ni par l'espace ni par le temps et tourne vers l'avenir ou plutôt l'advenir, le devenir. Ces textes sont choisis et présentés par Bertrand Eveno comme « une aide précieuse dans les périodes troublées et difficiles à décrypter, comme celle que nous traversons ». J'ai choisi de développer quelques articles plus cliniques, qui montrent le lien entre passé, présent et advenir et le mélange des temporalités dans la nécessaire régression et comment elle nous travaille au corps.

« *La mémoire du temps à venir. L'expérience de la régression* » - De Reine-Marie Halbout

L'auteure nous rappelle l'importance de la notion de régression pour Jung, insiste sur le fait que ce n'est pas une idée, un savoir extérieur mais une expérience intime. Elle revient sur le chapitre 6 de « Ma Vie », soulignant le rapport de Jung au temps et aux différentes temporalités. Elle s'arrête sur les personnalités N° 1 et N° 2 décrites par Jung, si présentes et vivantes, le N° 2 étant « la présence d'un passé immémorial dans son existence ». Pour Jung, le N° 2 « vient d'un autre espace-temps qui contient toutes les expériences et tous les savoirs ». C'est le registre des expériences corporelles qui est convoqué, en même temps que des temporalités différentes, selon l'expérience de Jung. Passé, Présent, Futur ce mélange des temporalités est un mouvement tournant qui réanime ce qui était en train de pourrir ou de se dessécher.

L'auteure nous présente alors un cas clinique, Camille, et les étapes de son cheminement dans la régression : les rêves qui ont éclairé et ouvert le chemin, les expériences sensorielles, de froid, de vide de chute, les maladies.... Puis des rêves riches en ressentis physiques agréables, qui la rendent vivante et présente au monde et à elle-même, et la font entrer dans une dynamique nouvelle et créative. Temporalités différentes, espace-temps autre, sensorialité évoquent, pour Reine Marie Halbout, l'artiste et, ici, Proust avec son temps perdu et retrouvé. « Qui mieux que Marcel Proust [...] pour nous conduire au temps retrouvé ? » Toute l'œuvre de Proust est parsemée de ces expériences sensorielles qui lui permettent de retrouver le passé de son enfance, expériences dont le lecteur découvre, stupéfait, dans le dernier tome (« Le Temps Retrouvé »), qu'elles ont précédé l'écriture de l'œuvre et en sont le ferment. Pour conclure, Proust écrit : « Une minute affranchie de l'ordre du temps a recréé en nous, pour la sentir, l'homme affranchi de l'ordre du temps. Et celui-là, on comprend qu'il soit confiant dans la joie [...], on comprend que le mot de "mort" n'ait pas de sens pour lui ; situé hors du temps, que pourrait-il craindre de l'avenir ? »

« *Job et le processus de somatisation* » - De Maria Carolina Concha

La patiente, Cécile, est catholique, croyante et prépare un diplôme en théologie. Elle se plaint de nombreuses douleurs physiques, qui envahissent sa vie, son temps, son argent et sont accompagnées de crises d'angoisse. Cécile se vit comme un Job : « Dois-je souffrir toujours ainsi ? » Elle interroge Job qui s'interroge sur le sens de sa souffrance. Elle vit la sienne comme une grande injustice. Dans son histoire il y a l'abandon de la mère, qui la laisse avec la grand-mère et part, avec les frères, chercher du travail. Elle restera cinq ans avec cette grand-mère. C'est un temps de maltraitance et de carences nombreuses (nourriture, soins physiques, manque d'affection, abandon). M.C. Concha reprend d'abord l'histoire de Job. Job demande à Dieu des comptes, se confronte à lui, se révolte et cherche le sens de ce qu'il vit. Et cette révolte ouvrira un dialogue et une reconnaissance mutuelle.

Cécile, elle, souffre, se plaint et trouve cela injuste. Elle est en pleine ambivalence : d'un côté, défendre le choix de la mère, elle ne pouvait faire autrement, n'avait pas le choix, et de l'autre, une colère et un désir d'agression immenses qui se retournent contre elle et se disent dans le corps et tous ses maux. Cette ambivalence se jouait aussi dans le transfert, rendait le travail difficile « et visait à maintenir intacte

l'agression inconsciente dirigée vers la mère et à la préserver de sa colère mais la laissait impuissante et en souffrance. » Les symptômes occupent toute la place et toute l'énergie, rien ne peut faire symbole. Les rêves ouvrent sur des images d'une mère terrible (abandon, échec du nourrissage, indifférence) et elle n'en veut d'abord rien savoir. Il lui faut oser regarder en arrière, oser retrouver les images douloureuses. Ces images, élaborées en séance, ont ouvert, lentement, un pont entre soma et psyché, entre symptômes et symboles et « ont conduit à une diminution progressive de sa violence envers elle-même ». Mais l'image de la mère terrible perturbe l'axe moi/soi et le moi a du mal à accepter ces images d'un soi identifié à une mère terrible.

Cécile interrompt alors l'analyse, colère et frustration mais aussi, pour l'analyste, « attaque contre ses propres avancées, et contre la personne de l'analyste. "Cécile voulait rester l'objet abimé de la mère", interprétation qui lui est donnée ». Cécile revient trois mois plus tard, très mal en point, sujette à des idées obsessionnelles autour de la nourriture. « Elle avait succombé à la violence, mais cette expérience avait agi sur sa conscience ». Elle revient plus attentive et plus confiante, plus disponible aussi à autre chose que ses maux. » « L'émergence du monde sensible de Cécile élargissait à mes yeux son potentiel de transformation psychique. » Jusqu'au rêve où : « vient vers elle une petite fille, très laide ou malade avec une énorme croûte sur le visage. Dans le rêve, elle la fuit ». Cette image est insupportable. Invitée par l'analyste à un travail d'imagination active en séance, elle se sent impuissante, incapable, invalide ou infirme. « L'image de l'invalide est devenue plus claire à sa conscience ainsi que la nécessité d'endurer ce conflit des opposés et de les tenir ensemble. »

Il fallut encore reconnaître puis accepter que l'inconscient d'abord identifié à la mère terrible puisse aussi l'aider, la guider et l'ouvrir à une conscience élargie et au monde symbolique.

*« De la Vierge Marie à l'étoile du Berger » - De Élisabeth Conesa.*

Comment se tenir dans la vie ? Grâce à quoi peut-on se tenir dans la vie ? Expression qu'utilise fréquemment cette patiente quand elle parle de son histoire. C'est le récit clinique de la mise en œuvre du soi et de sa compréhension pour cette patiente. « Vivencia », nous dit É. Conesa, c'est à dire expérience en train de se vivre. Alors qu'elle parlait de son enfance et de son adolescence, la patiente se souvient d'un rituel que faisait son père tous les soirs, comme une prière. Elle imaginait alors que cela apporterait un changement et l'attendait, mais en vain. Elle comprit, à ce moment-là, que « le rituel n'avait pas vocation à changer quelque chose au quotidien difficile de son père (...) mais à lui permettre de se tenir dans la vie (...) chaque soir il faisait le geste qui permettait de tisser un lien avec la vie et l'empêchait de sombrer dans un alcoolisme destructeur ». Retrouver ce souvenir lui permit d'associer une expérience du même ordre vécue pendant ses études. Son compagnon mit fin à une relation riche d'échanges et de découvertes, relation qui la comblait à tous les niveaux. Au bout de quatre ans, il dit « qu'il voulait écrire et que leur relation lui apparaissait comme un frein dont il devait se libérer ». Ce fut, pour elle, « un tremblement de terre ». Elle prit appui sur ses études

et leurs exigences même si elle avait du mal à se concentrer, mais la fin des journées et les nuits étaient oppressantes et douloureuses.

Un soir, alors qu'elle était à sa fenêtre, elle vit apparaître la première étoile, l'étoile du Berger. Cela devint un rituel, chercher l'étoile du Berger à la tombée de la nuit. Elle se sentait soulagée de la voir. Même quand elle ne pouvait la voir, elle savait qu'elle était là, serait là demain. Ce rituel dura plusieurs mois, même si cela la questionnait, l'inquiétait même parfois, elle continua. Et bien sûr, elle fit le lien avec le rituel de son père et comprit que les études l'avaient tenue debout dans la journée, mais c'est l'étoile du Berger qui lui avait permis de « se tenir dans la vie » « dans un mouvement de confiance qui la dépassait ». Ce qui l'étonna : ce rituel, venu tout seul, d'on ne sait où, avait un effet structurant. Elle comprit « la puissance de cette réalité psychique qui, en fait, fut capable d'avoir un effet fondamental dans la réalité concrète de son père » et dans la sienne, avec l'étoile du Berger. Non choisi, non réfléchi, mais perçu, ressenti et agi, on ne peut ni l'expliquer ni le justifier logiquement, seulement en vivre l'expérience, « vivencia » et en témoigner.

*« Du symbole figé au symbole vivant »* - De Nathalie Diaz-Marchand

L'auteure travaille dans « une association spécialisée dans le travail avec les personnes migrantes et plus particulièrement celles ayant subi des violences collectives ». Elles viennent d'ailleurs et sont étrangères mais aussi, souvent, d'un ailleurs intérieur, étrangères à autrui, à elles-mêmes.

Ariana est dans ce cas, « les souffrances qui l'habitent envahissent son intérieur et conditionnent sa vie, de façon péremptoire ». Guerre, viol collectif, meurtre des parents sous ses yeux, et un temps de travail (engagée dans une organisation humanitaire) où elle devait porter secours aux blessés dès que les bombes ont fini de tomber, s'occuper aussi des morts souvent déchiquetés. Elle est arrivée en Suisse avec une sœur et elles se trouvent séparées des autres frères et sœurs. Elle obtient le statut de réfugiée. Pendant de nombreuses années, elle travaille dans diverses entreprises, « tient le coup », jusqu'à la décompensation. Alors qu'elle travaille comme aide-soignante, « ce sont les cris d'une femme diabétique, à qui on a dû couper les jambes qui la font s'effondrer. » Cela fait resurgir les images des corps déchiquetés qu'elle devait ramasser sous les bombes. Ariana a subi de nombreux traumatismes et s'est fabriqué un complexe « contradictoire » qui regroupe le sexuel et la mort. Forces antagonistes qui se figent et s'annulent mutuellement créant des symptômes répétitifs, c'est-à-dire des symboles figés. Ils représentent bien quelque chose mais ne font pas sens pour Ariana.

Après nous avoir présenté Ariana et son histoire, N. Diaz-Marchand ouvre références et réflexions sur ce qu'est un traumatisme et ce qu'il produit. C'est effroi et sidération en trop, trop de sensations physiques et psychiques qui débordent la psyché, qui ne peut intégrer ce qui est vécu. Cela provoque une pathologie de la fonction symbolique. D.E. Kalsched affirme : « le moi affaibli de la victime ne peut supporter la tension avec l'inconscient, que Jung considère comme nécessaire à la production d'un symbole vivant ». En plus, il y a arrêt du temps, ni futur ni passé d'avant le traumatisme

qui fait écran ; passé et présent se confondent ; le passé traumatisant est revécu en boucle et en permanence et entraîne des symptômes à répétition, à entendre comme des symboles figés. « Ces symptômes sont l'expression d'un contenu psychique qui ne peut encore être exprimé psychiquement » (V. Kast). Pour l'analyste, le travail avec cette patiente est un engagement total, extrêmement sérieux. L'analyste éprouve le besoin de mettre en mots et reprendre, pour le symboliser, ce qu'Ariana ne pouvait encore faire. Ce travail de symbolisation fait par l'analyste lui a permis de donner un sens à ces symptômes, pour elle-même d'abord, puis de les expliciter pour la patiente. Et cela, à plusieurs reprises et pendant longtemps, pour ne pas se retrouver en manque ou gel de pensée. En séance, elle prend la fonction d'un moi auxiliaire ; dans une sorte d'Imagination Active où quelquefois elle parle seule, quelquefois elle est accompagnée par Ariana, le temps supportable pour elle. L'humour puis le rire peu à peu aident aussi.

Elle donne des exemples très précis de son propre travail de pensée et des moments du travail ensemble. Ce qui, progressivement a développé la force du lien et la confiance. Ariana n'est plus seule dans son monde de souffrances, elle a un vis-à-vis à qui s'adresser. Le travail conjoint en Imagination Active en séance, à deux voix, permet de lutter contre « les discours écrasants des démons intérieurs ». N. Diaz-Marchand termine le récit de ce long travail, tout en force intérieure, délicatesse et respect attentif par une citation de Jung sur le travail thérapeutique : « Je me bats seulement pour ranimer la pensée symbolique en raison de sa valeur thérapeutique ».

Catherine Lovering

## CAHIERS JUNGIENS DE PSYCHANALYSE N° 152 - Décembre 2020 Nature (s), vivre la Terre.



Tous les articles de ce Cahier abordent des questions en cours depuis les années 60, avec de plus en plus d'urgence et de gravité, et insistent sur la nécessité d'un travail de conscience, d'une introversio. Ceci :

- face à la dissociation entre humains et nature (nous croire séparés de la nature et donc l'utiliser comme matière à exploiter et à satisfaire notre hybris et avidité).
- face au passage de rationalité à rationalisation, en même temps qu'au refus de l'instinct et de la part animale de l'homme.
- face au mépris de l'intuition et de l'imagination poétique.
- face à la perte de l'unité fondamentale du monde.

J'ai choisi de développer 2 articles.

*Ève Pilysier* : « L'écocide : pourquoi ? Éléments d'analyse dans une réflexion jungienne ».

Elle développe une analyse précise de l'état de notre civilisation occidentale et de notre position et stade de développement, en analyste. Un exercice difficile quand on est partie prenante et plongée dedans, qu'elle réussit de façon claire et fondée. « Nous sommes de simples créatures mortelles sans connaissance sur le pourquoi de notre existence, du mystère de la vie, et sans pouvoir sur les lois de la création ; c'est vertigineux ». Comment être sujet tout en étant créature ? Nous croire séparés de la nature (et l'utiliser, la dominer comme un objet) et découvrir sa puissance entraîne humiliation et peur.

Être sujet bien qu'assujéti à la nature est une position difficile à tenir, et demande réflexion et élaboration. « Cela interroge notre capacité à accepter d'être limité, mais également au clair avec l'intégration de la castration psychique, le respect de l'altérité », une nature reconnue comme sujet envers lequel nous avons des obligations de réciprocité et donc « l'adoption d'une conduite suffisamment éthique ». L'auteure se demande : « Le virus couronné n'interroge-t-il pas l'ampleur de notre expansion illimitée, *virulente*, se voulant royale, sur le monde des vivants ? » Le virus, par sa forme, semble nous inciter à renoncer à ce pouvoir démesuré qui ne respecte pas les lois du vivant auxquelles nous sommes pourtant assujettis.

Réflexion et élaboration :

La question de la projection de notre relation archaïque et fantasmagique à notre mère sur notre rapport à notre planète s'impose. Dans les sociétés occidentales, nous sommes sous l'emprise de 2 mythes : le mythe chrétien et le mythe d'Œdipe sont les récits fondamentaux de notre ère. Dans ces deux mythes, l'enfant et la créature sont culpabilisés pour leurs instincts, leur part animale, leurs pulsions, prétendues dangereuses pour eux-mêmes et leurs ascendants, des deux côtés : enfant/parent, parent/enfant. Il faut donc élaborer en pleine conscience ces deux mythes pour s'en dégager, afin que l'être humain ne soit plus considéré de naissance comme victime et/ou bourreau. L'auteure demande : « comment élaborer le sentiment culturel inconscient de culpabilité qui fonde notre position de prédateur et pollueur irresponsable ? »

Commençons par regarder et renouer avec la nature charnelle du lien entre le nourrisson et sa mère. « Nous fantasmons de la sexualité et de la sacralité là où ne se tient qu'une sensorialité fondamentale ».

L'allaitement est un maillon essentiel de l'ancrage somato-psychique et nous en avons fait une simple question de choix alimentaire. Exister *dans* le corps de la mère puis être nourri par le corps de la mère. Le sevrage a subi une dérive, alors qu'il désigne la fin du *prêt* du sein et du lait maternel *qu'il donne*. Frustration nécessaire à l'apprentissage et au respect des limites. Cette qualité de sécurité *bue et apportée* augure de la capacité de l'enfant à se laisser porter par la vie, à faire confiance, tel que la nature le lui permet. Il en va de même pour le portage, la voix et la présence (souvent remplacées par des enregistrements audio ou vidéo) qui permettent progressivement l'apprentissage de la différence entre soi et autrui. Notre monde a banalisé ces notions essentielles. Coupure

et non-continuité dans le processus de séparation et d'autonomisation corporelle entre parents et enfants, qui crée une insécurité envers la vie elle-même. Ainsi, c'est une véritable phobie religieuse puis sociétale du pulsionnel animal qui s'est déployée, de même que la résistance au travail d'élaboration et de différenciation.

Sans cette relation à la mère animale, pulsionnelle sans être érotisée, charnelle sans être perçue comme possessive, nous sommes conduits à nous comporter en pillier et saccageur, et à agir de façon inconsciente, archétypique, un matricide par les voies d'un écocide, pour dire ce dont nous avons été volés : nourrissage, portage, parole et sensorialité, vivants pleinement humains du fait même de notre animalité de mammifère.

Alors, une autre culture de la nature ?

Un changement de conscience collective apparaît dans le mouvement planétaire de révolte porté par les jeunes. Cette génération, en majorité suffisamment au clair avec leur monde intérieur, peut faire cause commune d'une manière toute nouvelle, dans le respect accueillant de l'unicité de chacun. « C'est ainsi que je nous vois confrontés sur le plan psychique collectif à une crise occidentale d'adolescence », dit l'auteure. Elle prend l'exemple de la permaculture, avec les 3 principes qui la gouvernent : prendre soin de la terre, des humains et partager équitablement les ressources.

Véritable révolution : ni posséder, ni imposer notre pouvoir, mais observer, laisser venir ce qui pousse et considérer sa place dans l'ensemble. Ce concept prône la sortie d'un régime totalitaire séquestrant le vivant dans une volonté de domination pour favoriser l'ensemencement de la terre et ainsi réensemencer l'âme.

*Mohammed Taleb* : « L'écopsychologie ou le souffle poétique d'une révolution intellectuelle »

L'auteur nous parle de Théodore Roszak, universitaire, historien, figure marquante de l'école de la critique sociale et artisan de l'essor de l'écologie. Dans *Vers une contreculture* paru en 1969 il proteste contre le militarisme, l'impérialisme, le conservatisme moral, le consumérisme, le racisme, mais surtout il exhorte à habiter le monde poétiquement. Roszak est doué pour l'analyse rationnelle et pour défendre l'imagination ; elle permet de réconcilier la psyché et le monde dans une co-relation qualitative faite de raison, mais aussi d'images, de rêves, d'émotions, d'espérance et d'intuition.

Dans ce livre il parle du mouvement « *flower power* » ou mouvement hippy et dit : « la jeunesse incarnant la contre-culture est assez représentative pour mériter, même exiger l'attention... Cette jeunesse est la matrice où un avenir différent, bien qu'encore très fragile, prend forme ». C'était il y a 50 ans... Il introduit et développe la notion d'intellect rhapsodique « conçu comme la capacité de la pensée à relier, à tisser, à faire correspondre les choses entre elles selon des rapports subtils, ce qui constitue un contrepied au réductionnisme méthodologique qui tend à fragmenter le réel ».

La poésie n'est pas que littéraire et subjective, elle est un mode d'habitation, d'écoute, d'exploration et de transformation du monde, elle revivifie le langage, qui est

---

notre principal mode d'habitation du monde. C'est ce qu'il appelle « résonance symbolique ». En écho à cette poésie, il nous fait entendre Michel Cazenave et « *La science et l'âme du monde* ». Pour Cazenave, la science est « une discipline de l'âme travaillée par une raison sensible, une raison attentive et ouverte aux symboles, aux images qui peuplent l'imaginaire ».

L'écopshologie est une science et une poétique de l'unité du réel, *unus mundus* des alchimistes, et peut contribuer au ré-enchantement de notre rapport au monde.

Un court texte de *Flore Delapalme*, « Le rapport à la nature : une question de religion » vient conclure ce Cahier – et ma recension.

Dans la Grèce antique, l'homme de bien est à l'écoute de sa terre, il est son serviteur et lui donne ce dont elle a besoin pour se bonifier ; elle fructifie et cela le met en joie. Lui et sa terre vivent en harmonie sous le regard des dieux et avec eux.

Catherine Lovering

---